

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche

**Herausgeber:** Le pays du dimanche

**Band:** [6] (1903)

**Heft:** 29

**Artikel:** Roman : le trésor bleu

**Autor:** Marrot, Paul

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253048>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*



PARAISANT



A PORRENTREY



N° 29

Supplément du Dimanche 19 Juillet

1903

## LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (*Suite*)

La résolution de Lucien le surprenait vraiment; ce n'était point du reste la première fois qu'il était frappé de certaines particularités dans les façons de vivre de son gendre.

Pourquoi, se demandait toujours Feuillode, avait-il pris un emploi aussitôt marié? Est-ce que la situation de fortune de M. Lucien Dechevrelle lorsqu'il lui avait accordé sa fille était bien telle qu'on l'avait pu croire?

De cela, Feuillode n'en eût pas trop voulu à Lucien: Claire avait désiré le mariage; et un père n'a plus rien à reprendre où l'amour légitime a passé. Cependant cette vente de terres importante et d'un logis presque seigneurial le frappait beaucoup. Il tournait et retournait le fait en lui-même. Il s'ingéniait à remettre en sa mémoire les différents détails que Lucien lui avait donnés sur sa fortune lors de la demande en mariage, et il ne trouvait rien qui pût nécessiter le sacrifice du domaine patrimonial.

Il ne trouvait rien, surtout dans leur train de vie, qui eût mis ses enfants dans cette nécessité que Lucien masquait mal, assurément, en la lui présentant sous les couleurs d'un caprice.

Feuillode revint le lendemain rue de Douai, de bon matin.

— Vous allez partir pour Tours, Lucien, je crois devoir vous parler avant votre départ. Voyons, qu'y a-t-il?

Lucien, tout surpris, pâlit un peu, parut embarrassé.

— Rien, rien autre chose que ce que je vous ai expliqué hier à table.

— Il y a autre chose. Vous n'allez pas vous gêner avec moi!

— Je n'ai pas à me gêner avec vous, en effet, mon cher beau-père. Par mon mariage avec Claire, nos intérêts sont pour ainsi dire les mêmes. Cependant je ne comprends pas l'émoi où vous semblez être. Nous vendons une propriété lointaine pour en acheter une auprès de Paris. Rien de plus.

Il y eut un moment de silence, Feuillode étudiait Lucien.

— Rien de plus! soit, mon ami, et je suis bien content que rien ne vous contraigne à vous séparer des Elisiades, Claire paraissait y tenir.

— Claire, j'en suis certain, n'y tient pas autant que vous le pensez.

— Je vous demande pardon, je l'ai bien remarqué, c'est pourquoi j'insiste.

Et comme Lucien se taisait, maudissant au fond du cœur l'intervention de Feuillode, l'artiste s'assit, et familièrement:

— Voyons, Lucien, il ne faut pas faire l'enfant avec moi. Si le gentil ménage se trouve dans l'embarras, je suis là, moi le père, et vous ne me ferez pas l'injure de refuser une aide, qui, d'ailleurs, vous est due; ce ne sera qu'une avance sur ce qui doit vous revenir un jour. Je n'ai que vous. Si vous n'étiez pas absolument dans la situation que vous m'avez annoncée en vous mariant, je ne puis vous en garder rancune; je ne vous pardonnerais pas, au contraire, de priver Claire d'un domaine où elle doit être heureuse — je la connais bien — de jouer à la petite châtelaine, l'été venu. Elle est exquise dans ce rôle; je le sais par oui-dire; et il n'y a point, autour de Paris, de villa coûteuse qui lui agréera autant. Interrogez-la bien, et vous verrez.

Et Feuillode, comme s'il était chez lui et qu'il eût encore la direction de sa fille, se leva et l'appela.

Claire n'était pas loin; elle accourut et, du premier coup d'œil, elle vit à l'air gêné de son mari et au visage chagrin de son père qu'une contestation était sur le point de s'élèver entre les deux hommes, ou, tout au moins, qu'une question avait surgi, sur laquelle ils ne se mettaient point d'accord.

— Viens ici, petite, dit Feuillode. Dis-moi franchement, mais bien franchement... Ne tourne pas ainsi les yeux du côté de Lucien... réponds-moi. Ne m'as-tu

pas dit cent fois que tu trouvais adorable votre petit château de Touraine ?

— Mais, interrompit Lucien, puisqu'il faut..

— Lucien a raison, bon père ; nous ne pouvons garder une propriété tout là-bas. Il faut être raisonnable.

— Mais, petite malheureuse...

Et Claire embrassa Lucien.

— Il n'y a rien à faire, pensa Feuillode. Et il resta avec son inquiétude pour compte.

— Non, rien à faire en ce moment, reprenait-il en regagnant son hôtel ; ils sont encore dans cette phase où la pensée de l'un est comme le miroir du désir de l'autre.

Il ne pouvait, semble-t-il, que se réjouir de ce bon accord et souhaiter qu'il se continuât longtemps, toujours, pour le bonheur de sa fille.

— Mais où la conduit-il avec cela ? Et surtout pourquoi agit-il ainsi ? Quelles pertes, quelle faiblesse, quelle erreur cache cette vente ? Une fantaisie ? C'est peu probable.

Il se promit de surveiller et, en attendant, il fit, lui aussi, le rêve d'une fantaisie qui, de toute façon, ne pourrait pas déplaire à ses enfants.

## XII

M. Létang était morose ; il allait être obligé d'abandonner les Elisiades. Plus que morose, c'était le crève-cœur ! Car, depuis vingt ans, il y coulait ses jours, comme on disait si bien autrefois. Et il n'y avait pas à revenir sur une chose faite : le château et le domaine étaient vendus.

M. Létang n'osait approfondir les motifs qui avaient pu contraindre Lucien à se défaire du logis natal et patrimonial. Avant toutes choses, il se refusait à l'accuser.

Mme Maréchal, on le pense, n'avait pas perdu l'occasion.

— Eh bien ! monsieur Létang, que vous avais-je dit ? Cela a-t-il bien tourné ? Ils vendent. Voyez-vous ! Si j'avais donné Berthe à M. Lucien Dechevrelle, quelle imprudence et quel malheur ! Ma pauvre enfant ! Je ne me serais jamais consolée ! Elle se marie, vous savez. Oui, elle a trouvé un parti un peu plus solide que M. Dechevrelle.

— Tant mieux, tant mieux, répondait M. Létang. Et avec volubilité :

— Mais vous, cher monsieur, qu'allez-vous devenir ? Ils sont bien ingrats pour vous aussi !

— Vous vous trompez, madame, ma pension m'est continuée et je suis toujours reconnaissant.

Et c'était la vérité. Cependant, pourquoi cette vente ? Pourquoi cet abandon de tant de bons souvenirs ? Il allait être obligé de déménager son atelier, M. Létang ! Et, sur le seuil, il se tenait, songeant à l'ordinaire misère des affaires humaines que son optimisme confiant avait toujours niée. Il ne s'attendait à rien de pareil. Quelle aventure !

La famille Dechevrelle n'avait pas encore enlevé ses meubles. On n'en avait point disposé, — car, qui sait ? on allait peut-être les vendre — et c'était là encore une question bien propre à assombrir M. Létang. L'ancien précepteur ne voulait point attendre le moment où il pourrait être dérangé par le nouveau propriétaire ; car vous ne savez pas combien c'est délicat de démonter et de transporter ailleurs un tour et ses accessoires ! M. Létang avait loué dans le village

même, sur ses modestes économies, une petite maison où il s'installera.

Mme Maréchal l'avait bien convié à venir louer près d'elle.

— Merci, avait pensé M. Létang. Je passerais ce qui me reste à vivre, à l'entendre déblatérer contre tous ceux que j'ai aimés et que j'aime. Merci.

Et il s'était résolu à se fixer à tout l'autre bout du pays, sur la rive opposée de la Loire.

Comme cela, un fleuve la séparerait de Mme Maréchal ; mais aussi des Elisiades, hélas !

En ce moment, M. Létang attendait la charrette et le déménageur campagnard, qui devait l'aider à enlever les premiers et plus gros objets.

L'homme et la charrette arrivèrent ; on fut lent à charger. M. Létang n'était guère actif, et cette opération lui fendait le cœur. Enfin, voilà les chevaux en marche, un coup de fouet du paysan. La charrette roule dans la grande cour sablée, tourne le pilastre de la grille monumentale et M. Létang la suivait comme un char funèbre, le front bas.

— Voilà donc, pensait-il, que je suis obligé de quitter les Elisiades où j'ai vieilli.

Il se rappelait le jour — oh ! si lointain maintenant — de son arrivée au château : M. Dechevrelle l'accueillant ; Mme Dechevrelle, son excellente amie, qui méritait si bien de voir prolonger sa vieillesse et Lucien si gentil, si éveillé avec ses yeux bien ouverts ! Il songeait, plein d'attendrissement, que tout le monde avait été bon pour lui dans cette maison. Il se retourna.

Cette fenêtre que le soleil incendiait, c'était le cabinet de travail de M. Dechevrelle. Voilà, plus loin, les croisées du petit salon. Tant de cartes y furent battues pour le piquet du soir, où il excellait, avec Mme Dechevrelle. Tous les deux sont morts. Adieu, adieu.

M. Létang essuya ses yeux ; sa poitrine se soulevait avec de gros soupirs.

La charrette roulait toujours dans l'avenue à côté du rustique déménageur, qui sifflait un air du pays. Deux hommes sous les arbres s'avancèrent vers le château. M. Létang reconnut l'un d'eux, le nouveau propriétaire des Elisiades, un marchand de biens qui devait, croyait-on, revendre le domaine par lots.

Un inconnu l'accompagnait. M. Létang prit du courage pour ne pas laisser voir sur son visage la douleur qu'il éprouvait. Ils se rejoignirent bientôt.

Le marchand de biens dit au déménageur :

— Qu'emportez-vous là, brave homme ?

Et celui qui accompagnait le marchand, ajouta :

— Ce n'est point M. Dechevrelle qui vous a prié d'emporter ses meubles du château ?

— Excusez-moi, Monsieur, fit M. Létang en s'adressant au marchand de biens, c'est moi ; je pars avec ce qui m'appartient. J'étais ici en qualité de précepteur, d'ancien précepteur si vous préférez ; j'ai élevé M. Lucien, et puisque...

Il continua ses explications d'une voix émue, et il les aurait étendues encore s'il n'eût été interrompu.

— Monsieur Létang, je désirerais vous parler

M. Létang leva les yeux sur l'inconnu qui accompagnait le marchand de biens et qui l'appelait par son nom ! Comment ce monsieur, qu'il ne connaissait pas, le connaissait-il, lui ? Il fit arrêter la charrette.

— On vous a sans doute, reprit l'étranger, parlé de M. Feuillode ?

*(A suivre)*

Paul MARROT.